

LOJACONO, Florence (dir.), (2018) *L'Île palimpseste*. Paris, Éditions Petra, coll. « Des îles », 192 pp. ISBN: 978-2-84743-215-2.

**Palabras clave:** île, palimpseste, insularité, imaginaire, robinsonnade

*L'Île palimpseste*<sup>1</sup>, volume supervisé par Florence Lojacono, est un ouvrage qui intrigue de par son titre, tout d'abord, qui attire, qui suscite la curiosité et qui surprend, ensuite, par le regard original qu'il pose sur l'île et son imaginaire. Un volume qui vient enrichir d'une nouvelle « île » l'archipel d'ouvrages de la collection « Des îles » que dirige Éric Fougère aux Éditions Pétra (Paris).

La visée de cet ouvrage sur le rôle joué par l'île dans la littérature est d'intégrer une réflexion sur la notion de palimpseste pour y déconstruire, reconstruire le motif insulaire après y avoir décelé la trace, l'écho, la présence, l'empreinte, au cours d'analyses littéraires précédentes. L'ouvrage ne manquera pas d'intéresser tous ceux qui cherchent à asseoir leur connaissance sur des bases solides, même si elle s'expose, en raison peut-être de ce parcours argumentatif caractérisé par une visée précise, aux critiques des uns et des autres. L'expérience insulaire demeure le fil rouge argumentatif guidant une cartographie d'ensemble des corps littéraires.

Bien qu'une connaissance préalable des œuvres analysées au cours de la dizaine d'articles qui alimentent ce recueil permettrait une meilleure compréhension de la démarche et faciliterait la lecture, les bibliographies demeurent considérables, diverses et leur mise en perspective toujours éclairante témoigne de grandes qualités de conceptualisation. Dans le premier article intitulé « L'île traduction, adaptation. Palimpseste. », Florence Lojacono procède à une démonstration claire et rigoureuse où elle expose, *via* des références historiques, géographiques et littéraires, son argumentaire et développe l'idée d'île palimpseste, terme soufflé par Jacques Isolery, également signataire d'un article. Notre regard se pose en premier lieu sur le terme de *profondeur*, tout à la fois géologique et littéraire, et que la corrélation entre l'île et le palimpseste rend possible l'existence d'espaces vécus :

Or un palimpseste est avant tout une profondeur, si on en gratte la surface c'est pour y retrouver un texte précédent, une écriture plus ancienne. La nature géologique de l'île palimpseste est donc volcanique et ce n'est pas par hasard si ce sont justement les îles volcaniques, telles la « verticale » Lincoln [...] ou la profonde Speranza qui sont depuis toujours les décors favoris des robinsonnades (11-12).

Le volcan, force géologique fascinante, condensant les forces cosmiques, demeure le socle d'élaborations mythiques et poétiques et projette un imaginaire qui

<sup>1</sup> Les pages de cette note de lecture se réfèrent à l'édition citée (2018).

invite à la rêverie mêlant à la fois l'histoire de l'humanité et l'histoire de la Terre. Les métaphores des vagues, du volcan, nombreuses, ambivalentes, qui achèvent de nous séduire, participent à la création de réminiscences infernales, s'immiscent dans la vision mythique des origines et représentent le dynamisme de l'imagination créatrice d'une expression fantasmatique. Ainsi « [c'est] la profondeur qui fait d'une île quelconque une île palimpseste » (12) et participe à un "devenir" géologique de l'île en apparaissant comme un carrefour qui s'ouvre sur la mémoire du lieu et la perception du littéraire comme mémoire vivante et interactive de l'humanité. C'est tout naturellement ensuite que les noms de Gérard Genette et d'Henri Meschonnic figurent dans cet article à valeur d'introduction de l'ouvrage pour y discuter du concept d'île palimpseste afin d'y décrire les pratiques de réécriture spécifiques et les enjeux narratifs et idéologiques du "traduire", car « l'île est, depuis l'aube des temps, c'est-à-dire des mythes qui l'ont enveloppée, une traduction [et] c'est en cela qu'elle est palimpseste » (18). On peut s'interroger sur la traduction existante qui ne jouerait plus le rôle de révélation et de communication des œuvres, mais qui impliquerait une volonté de retraduction par textes interposés, proposerait une mise en réseau et ainsi tisserait un "text'île" dont la complexité se révélerait maille par maille. Florence Lojaco procède à une brève présentation des articles contenus dans cet ouvrage et conclut par une métaphore en rapprochant le palimpseste de la Vie pour mettre en lumière quatre termes qui reviennent dans cet ouvrage : effacement, réécriture, profondeur et pluralité. Métaphore inspirante que je prolongerai en liant le palimpseste au visage si singulier que l'on présente chaque jour à ces Autres qui nous dévisagent et où les rides, les cicatrices, les tâches qui se dessinent sont autant de traces de nos expériences passées. Palimpseste ou comme l'écrivait Marcel Proust, « une grappe de visages juxtaposés dans des plans différents et qu'on ne voit pas à la fois » (Proust, 1988 : 478).

Vient ensuite l'article de Jean-Paul Engélibert qui, à travers les exemples du *Robinson suisse* de Johann David Wyss, de *Deux ans de vacances* de Jules Verne, de *Suzanne et le Pacifique* de Jean Giraudoux, d'*Alizés* de Michel Rio, de *Foe* de J. M. Coetzee, définit l'île comme un livre. La mise en abîme, la découverte et l'exploration de l'espace insulaire, les rapports qu'entretiennent les personnages avec le lieu se dévoilent selon les modalités plurielles de la robinsonnade qui seront étayées au fil de cet article : la robinsonnade didactique où la pratique de l'île s'apprend et se donne à voir *via* le prisme de la lecture, la robinsonnade référentielle où l'expérience insulaire débordant du cadre référentiel du roman contribue donc à créer des différences de degrés dans les modes de relecture et à accepter ou non la prise en compte dudit réel et enfin la robinsonnade subversive qui tend à la déconstruction du mythe insulaire.

L'analyse d'Éric Fougère sur un roman de Malcolm Lowry, *En route vers l'île de Gabriola* (39-49) interroge l'horizon comme origine et c'est donc la question de l'antériorité et de la création qui se posent aux lecteurs que nous sommes. Éric Fougère développe comme figures d'une intertextualité les métaphores de la navette et de la roue ainsi que le procédé du contrepoint pour former un système de fuite *en avant*, qui pourra être mis en relation avec la conception du roman comme explication circulaire du monde. Éric Fougère détaille

le fonctionnement du palimpseste insulaire et textuel : en miroir (avec la technique du contrepoint), en boucle (avec la métaphore de la roue), par un jeu de retours

incessants dont chaque point se réfère au suivant, qui renvoie de même au précédent, le long d'une ligne de fuite où tous les points se rejoignent à l'horizon d'une origine incessamment recommencée, sempiternellement reculée (47).

Cette fulgurante ascension vers l'origine et la représentation présente d'une chose absente marquée de la distance temporelle, sont construites sur l'antériorité du palimpseste qui, dès lors, questionne sur l'inévitable redite et l'exigence absolue d'inédit.

La suite de la lecture nous embarque dans l'univers de Romain Gary où Jacques Isolery évoque les possibilités et impossibilités du roman selon la pensée garyenne. Ne devant répondre qu'à l'appel de l'imagination, de la subjectivité et de l'espoir créatif, le romancier doit se soustraire à toutes théories romanesques et refuser de se laisser guider et emprisonner par toutes sortes d'idéologies le conduisant alors sur le chemin du roman totalitaire et non celui du roman total, véritable ode à l'expression multiple des vérités et des valeurs de la réalité humaine. Le romancier ne doit pas se sentir souverain dans "le royaume du Je", mais prince du "jeu" créant ainsi des personnages à identités multiples, arborant différents masques pour offrir plusieurs manières d'être, une vision plus globale du monde par la littérature et sonder le pouvoir de création. Le masque comme une attitude, une posture du sujet dans son rapport à autrui et aux choses prélude toujours à une renaissance symbolique et aboutit au concept picaresque du personnage garyen : Gengis Cohn, Frère Océan, Marc Mathieu, et leurs avatars... Jacques Isolery démontre que la portée artistique de l'éthique de Romain Gary est de recréer l'homme et de le faire évoluer dans un sens responsable. En négligeant le lien avec Autrui, en déconsidérant l'Autre, en niant le sentiment de fraternité, c'est la création qui se fane, l'art qui s'étirole, mais avec la nature, la jouissance, l'amour, il est possible de recréer à travers son imagination d'artiste.

Dans l'article suivant, Ángeles Sánchez Hernández s'intéresse à la perception de l'espace insulaire dans l'œuvre de Marc Bernard, *Mayorquinas*. Il analyse « la formation, chez l'auteur, d'une impression consciente de l'insularité » (75). Après une intéressante biographie de l'auteur qui vient renseigner le lecteur, Ángeles Sánchez Hernández évoque la relation du protagoniste avec l'île. C'est le thème de la nature, de l'exil choisi et de la retraite en ermitage pour renaître en soi qui fait alors apparaître plus clairement la fonction de l'île et la dualité des images qu'elle renvoie : une île-attractive, source de bonheur et de liberté puis une île-tombeau, une île-piège où les désirs s'émoussent, la solitude ronge et la mort tourmente. Mais sous ces tissus de détresse qui enveloppent l'âme, subsiste en palimpseste, l'étoffe du souvenir de l'être aimé.

Auteure de nombreuses publications sur l'insularité, Dominique Faria interroge dans son article, par le biais d'une relecture des espaces insulaires chez Jean Echenoz et Éric Chevillard, l'écrivain tout autant que le lecteur : « comment dire l'île au XXI<sup>e</sup> siècle ? » (87). Comparant les deux auteurs dans leur conception de l'espace et de rapport au lieu, on s'étonne de l'absence de la notion d'insularisation lorsqu'il est fait état d'Éric Chevillard et de son rapport à l'écriture et de ses personnages. On peut penser que c'est par souci d'éviter de ressasser les idées et concepts habituels que l'on juge trop systématiquement convoqués chaque fois que l'on traite de l'île. Dominique Faria note chez Jean Echenoz que « l'île est donc généralement conçue comme un espace dysphorique, dans la mesure où il s'agit d'un lieu clos et isolé » (94). *L'ici-insulaire* est le lieu maudit du *sur-place* et le dualisme entre lieux de li-

berté et lieux de claustration s'articule également au sein de l'occupation des sols insulaires dans la topique narrative échenozienne. Sans toutefois les opposer, les différences entre les deux auteurs ne s'arrêtent pas à la seule perception de l'île, car si elle joue un rôle second chez Jean Echenoz, « l'île joue un rôle central dans l'imaginaire fictionnel de Chevillard, étant régulièrement évoquée dans ses textes » (94). Jean Echenoz propose une vision extérieure et continentale de l'île quand Éric Chevillard, lui, procède à une véritable pratique de l'insularité. Derrière les territoires insulaires qui sont ici figurés comme des endroits positifs ou négatifs qui s'exposent, protègent et renferment en même temps, il y a sans doute un sujet qui cherche à se montrer, tout en se cachant : l'écrivain et son rapport au monde.

L'article de Juan Manuel Santana Pérez, « Les imaginaires insulaires de l'Afrique atlantique orientale à l'époque moderne », détonne quelque peu des autres à plusieurs égards. Ce dernier offre une lecture plus historique que purement littéraire, plus romanesque que théorique et une approche plus sociocritique que conceptuelle. Juan Manuel Santana Pérez propose une vision dichotomique de l'imaginaire insulaire : l'île édenique, fantasmatique, bienheureuse et la mer terrifiante, instable qui appelle l'homme vers l'Ailleurs, loin de l'espace étroit de l'île. L'île comme la mer sont alors riches de transpositions métaphoriques. En effet, l'île apparaît comme un lieu de production événementielle et de formation individuelle et cette réflexion conduit à s'interroger sur les modes de figuration qui seraient inhérents à cet espace géographique particulier. Mais est-il possible de concevoir l'élément géographique sans l'élément historique ? Selon Alberto Asor Rosa, la géographie « est la forme concrète que l'espace revêt au moment où il se place dans l'histoire »<sup>2</sup> (Asor Rosa, 1989 : 6). L'espace et le temps sont deux notions conceptuelles inséparables sur le plan des catégories *a priori* de l'entendement et sur celui de l'expérience empirique : l'espace est justifié et objectivé par l'histoire qui lui donne une signification autre (espace psychologique, socioculturel, géopolitique) dépassant la représentation liée au lieu au sens physique du terme.

Alexandra W. Albertini, qui succède à Juan Manuel Santana Pérez, expose dans une analyse comparative la perception de « l'île » du Nouveau-Monde *via* les systèmes interprétatifs de Jean de Léry et de Claude Lévy-Strauss. Les similitudes analytiques et les constats sociologiques renforcent l'idée de palimpseste malgré une lecture différée de plusieurs siècles. La traduction révèle la lecture puisqu'elle l'inscrit dans une double acception réflexive et comparative, mais également face au texte qu'elle traduit et face au texte qu'elle produit. Si cet espace édenique trouve grâce à leurs yeux, ce n'est que pour mieux annoncer sa déchéance et c'est dans la construction de l'expérience vécue et normée, dépendante de l'interprétation moderne, que s'affirment la réécriture et la reconnaissance de monde en déclin.

Jean-Michel Racault, autre signataire d'un article, propose une analyse poussée des *Poésies érotiques* d'Évariste Parny. Auteur ambivalent, tourmenté par la question identitaire, Évariste Parny « oscille toujours entre deux attitudes opposées : le dénigrement de l'île considérée comme un lieu d'exil ; le sentiment très vif d'une singularité personnelle liée pourtant à cette identité insulaire » (p. 144). Les motivations et les contradictions de l'œuvre interrogent l'ancrage territorial du poète, tiraillé entre son élan vers l'ailleurs qui le pousse à franchir les bornes insulaires et son

<sup>2</sup> « la geografia [...] è la forma concreta che lo spazio assume nel momento in cui esso si colloca nella storia ». Traduction personnelle.

insularité vécue, qui le menace d'asphyxie. L'existence insulaire est une demi-vie et l'exil contribue à la complétude de l'être. En exil, coupé de son territoire natal, il se coupe également d'avec l'Histoire insulaire. La Réunion, lieu d'origine, est alors vécue sur le mode de l'évitement et Jean-Michel Racault nous renseigne sur l'ambiguïté de la relation de Parny au territoire insulaire. L'exil implique un retour à l'origine, au lieu natal, puisque souterrainement l'exil renforce la prégnance du territoire insulaire. Enfin, malgré ce rapport difficile à l'île qu'éprouve Évariste Parny, des indices insulaires ou renvoyant à la thématique de l'insularité se lisent en palimpseste dans ses œuvres et témoignent que l'île existe en soi, et, où qu'on aille, on la porte *en et avec soi*.

Guilhem Armand consacre son article à Antoine Bertin et à Évariste Parny complétant par de nouveaux faits biographiques l'analyse précédente. L'objectif central de cet article est de mettre en évidence l'Éros insulaire que présuppose une analyse qui cherche à identifier les racines historiques, identitaires, idéologiques et littéraires des poètes nommés. Les *Poésies érotiques* d'Évariste Parny, souvent de déploration, offrent une perception de l'exotisme insulaire comme une fin en soi ou une ouverture sur une pensée dynamique de l'identité insulaire. L'écriture permet une construction mentale de l'insularité entièrement imaginaire, un *locus amoenus*, car « à l'instar de Cythère, l'île d'amour exotique est aussi, sous la plume de Parny, une fiction, un monde rêvé et transfiguré par la poésie » (180). La poésie d'Antoine Bertin et celle d'Évariste Parny stimulent notre imaginaire, déclenchent en nous des envies de déplacement, cependant l'issue du voyage ne se situe pas sur le territoire géographique, mais dans le territoire intérieur de nos poètes, induisant une mutation de l'être, puisque ledit voyage devient celui de la pensée.

Pour conclure, *L'Île palimpseste*, supervisé par Florence Lojacono, est un ouvrage conceptuellement riche, mais dont la pleine compréhension requiert d'être quelque peu aguerris aux lectures théoriques. Au-delà de ce bémol qui ne doit en rien rebuter le lecteur, l'intérêt de l'ouvrage tient à son positionnement novateur sur la thématique insulaire, sujet traité à outrance et par tous types de courants de pensée. La recherche et l'argumentation y sont constantes et la démarche rafraîchissante. Mais voilà que ce compte-rendu se termine où vous trouverez des traces d'analyses littéraires, une réécriture d'arguments critiques, une synthèse des perspectives philologiques. En somme, un palimpseste de plus...

## Références bibliographiques

- Proust, M., (1988) *À la recherche du temps perdu. Tome II. À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 1<sup>ère</sup> partie. Paris, Gallimard, coll. « Folio classique ».
- Asor Rosa, A. (dir.), (1989) *Letteratura Italiana. Storia e Geografia. L'era Contemporanea*. Torino, Einaudi.

Ferdinand Laignier  
Docteur en littérature contemporaine  
Université de Corse – Pasquale Paoli  
ferdinandlcc@yahoo.fr